

dont quelques-uns mesurent jusqu'à quarante à quarante-quatre pouces de longueur, le saumon de vingt-cinq à trente-six pouces et la morue qui égale le saumon en grosseur. Les plus petites espèces sont le doré et le poisson blanc qui atteignent jusqu'à vingt et vingt-cinq pouces.

Il est certain qu'il existe de bien plus gros poissons, de ces espèces, dans le lac St. Jean, mais les rets ne sont point assez fortes pour les tenir, ils s'échappent toujours en brisant plusieurs mailles des rets. Chaque fois que les pêcheurs lèvent leur instrument de pêche, il y a toujours vingt à vingt-cinq de ces gros poissons.

Il faut remarquer que ces rets sont faites de fil trop fin et qu'elles n'ont que vingt à vingt-cinq brasses de longueur, tandis qu'un ret fait avec du fil plus gros, et ayant jusqu'à cent brasses, prendrait trois et quatre fois plus de poisson et de beaucoup supérieur en grosseur.

Voyez donc quelle exportation en perdrix et en poisson nous ferions si M. Chauveau nous donnait un chemin de fer!

Agréer, messieurs, l'hommage et la reconnaissance d'un disciple de St. Hubert.

Hébertville, 17 Janvier 1872.

St. Benoît, 20 Janvier, 1872.

Messieurs les Rédacteurs.

Veuillez insérer dans votre intéressant journal, ce qui suit :

.....
Tout ce qui a rapport à 1837, intéresse vivement la génération présente; on recherche et on écoute avidement le récit des tristes événements qui eurent lieu à cette époque déplorable. Ceux qui ont payé de leur sang ou de leur liberté leur trop grand enthousiasme, sont à nos yeux de nobles victimes du patriotisme. Les lettres qu'ils écrivent, du fond de leurs cachots, à leurs amis ou à leurs familles; les craintes, les espérances, l'ardeur de la liberté qu'on y trouve ne nous laissent pas indifférents.

Parmi les vieux papiers d'un de ces défenseurs de la liberté, nous avons trouvé beaucoup de récits intéressants et de chants pleins de tristesse. Voici une imitation du psaume: "Super flumina Babylonis" faite par un de ces prisonniers politiques, dans l'obscurité du cachot. Elle est assez saisissante:

Psaume 136.

Super flumina Babylonis
illic sedimus et flevimus
cum recordaremur Sion.

In salicibus, in medio
ejus; suspendimus organa
nostra.

Quia illic interrogaverunt
nos, qui captivos
deduxerunt nos: verba
cantionum.

Et qui adduxerunt nos:
"hymnum cantate nobis
de canticis Sion."

Quomodo cantabimus
canticum Domini: in terra
aliena.

Si oblitus fuero tui,
Jerusalem: oblivioni detur
dextera mea.

Adhæreat lingua mea
faucibus meis: si non
meminero tui.

Si non proposuero Jeru-
lem in principio lætitiæ
meæ.

Memor esto, Domine
filiorum Edom: in die
Jerusalem.

Qui dicunt: "exinanite
exinanite: usque ad fun-
damentum in eâ."

Filia Babylonis misera:
beatus qui retribuere tibi
retributionem tuam, quam
retribuisti nobis.

LE DRAME DE MONTEBELLO.

On se rappelle la triste mort de M. Macaulay dont les talents et le caractère aimable lui avaient gagné tant de sympathies dans ce pays. On sait comme la douleur de ses amis fut vive lorsque la nouvelle se répandit qu'il avait été assassiné à Montebello, par un nommé Tranchemontagne de l'endroit. C'était pendant les élections. M. Macaulay travaillait pour M. Eddy et il s'était fait, dit-on, des ennemis. Il était entré un après-midi, pendant la votation, dans l'auberge d'un nommé Thomas Tranchemontagne, et il n'en était pas sorti vivant.

Tranchemontagne fut accusé de ce meurtre et il subit en ce moment son procès; mais les Grands Jurés ont décidé qu'il n'y avait pas meurtre, mais simplement homicide, et c'est de cette dernière accusation qu'il a à répondre devant les petits Jurés.

MM. Chapleau et Boudreau sont ses avocats, et M. Church, représente la Couronne.

Le procès dure depuis plusieurs jours déjà, les témoignages sont contradictoires jusqu'à présent; mais des témoins affirment qu'ils ont vu Tranchemontagne frapper Macaulay.

Les témoignages suivants rappelleront les faits à nos lecteurs. Un nommé Poulin dit ce qui suit:

Je connaissais le défunt M. Geo. H. Macaulay; je le vis au poll de Montebello, le 7 de juillet dernier et le remerciai au nom de M. Eddy pour avoir voté en faveur de ce dernier. Ceci se passait vers 10 heures; environ une demi-heure après, j'accompagnai Macaulay dans une auberge, à un arpent et demi du poll. Je me trouvai avec le défunt entre deux et trois heures de l'après-midi à l'hôtel de Thomas Tranchemontagne.

J'invitai Macaulay et une dizaine d'autres personnes venant du poll à prendre le dîner dans l'hôtel, malgré que dans le nombre il s'en trouvât plusieurs dont les opinions politiques différaient totalement. Il y avait dans la maison, un jeune homme qui n'était pas de l'endroit, mais qui amena tous ces gens en arrière de la maison pour vider un verre. C'est Joseph Tranchemontagne, fils de l'hôtelier, qui leur vendit à boire. Macaulay, but avec les autres, et voulut payer la traite, mais tous refusèrent et le défunt revint au poll.

La première fois que je revis Macaulay, c'était au lit dans le haut de l'hôtel de Tranchemontagne, entre cinq et six heures, le médecin se trouvait avec lui. Le médecin me pria de soulever la tête de Macaulay pour lui faire restituer ce qu'il avait sur l'estomac et fit la remarque que le défunt était mieux. Je descendis peu après au premier étage et je ne revis le défunt qu'au moment de l'enquête *post mortem*.

Eustache Thomas dit Tranchemontagne, assermenté, a fait la déposition suivante:

Je demeure à Bonsecours; le prisonnier est mon fils. (Ici le prisonnier cède à l'émotion qui l'envahit à la vue de son père dans la tribune aux témoins et pleure à chaudes larmes.) J'étais à Montebello, le premier jour de l'élection, à 2 heures p.m., à l'hôtel Tranchemontagne. Il y avait environ 26 personnes lorsque Macaulay entra et passa du comptoir à la salle à dîner. Je n'ai vu personne frapper Macaulay, que je ne revis ensuite qu'après qu'il eut reçu les coups auxquels il a succombé. Le prisonnier n'était pas dans l'hôtel en ce moment là. Je restai à l'hôtel jusqu'au moment où Macaulay monta en haut.

Joseph Gauthier a déposé que le prisonnier jeta le défunt contre le cadre de la porte de la chambre et le frappa sur le genou et sur le côté de la figure; ce qui affaiblit le malheureux qui laissa aller l'argent qu'il avait dans la main. Le prisonnier se mit alors en devoir de lui donner un autre coup, mais j'intervins en lui disant de ne pas achever le prisonnier, qu'il en avait suffisamment.

Lorsque Macaulay fut monté en haut, il était sans connaissance. J'aidai moi-même à le monter avec l'assistance de l'oncle du prisonnier. Edouard Macaulay, ne fit aucune résistance lorsqu'il fut frappé. Je ne l'ai pas revu depuis.

TOURS DE FORCE.

Qui était Castérat?

Un Français jeté sur nos rives par une bourrasque quelconque, au physique, un tout petit homme de cinq pieds et quatre pouces, mais bien pris dans sa taille, large aux épaules, musculéux aux jambes et aux bras, vif, hardi, fier, brave à tous crins, par occasion professeur de boxe, de savatte et de bâton, ne reculant jamais devant une lutte ouverte, mais reculant et fuyant avec les autres devant l'inconnu.

Or, l'inconnu d'alors, c'était pour lui comme pour tous:

"—Vlà les Irlandais!"

Cet inconnu, il résolut de le connaître:

Analysant la position, il se dit: "Au fond de tout cela, qu'y a-t-il? De la peur, de la lâcheté. Après tout, les Irlandais sont des hommes comme nous, un peu plus habiles au bâton et au caillou, mais bien moins nombreux et moins tenaces que les Canadiens. Et puis les Canadiens sont des Français comme moi; il y va de notre honneur. Allons! soignons la position."

De ce jour-là, Castérat enseigna gratuitement, à qui voulait apprendre, la boxe, la savatte et le bâton. Comme il montrait à tous son but, "à bas les Irlandais," et que chacun en avait au cœur, de ce but, les disciples abondèrent et ils apprirent. Ils apprirent si bien que.... mais n'anticipons pas sur les événements.

On sait combien généreusement nous accueillîmes les Irlandais arrivant en Canada. Poussés par la famine et par la détresse, ils abordèrent nos rives, les mains tendues et demandant secours. Nous leur avons pressé les mains des deux nôtres et nous leur avons ouvert nos cœurs. A leur misère vint s'adjoindre le choléra, la peste. Notre générosité grandit avec leur malheur. Jamais frères ne firent plus pour des frères. La religion, chez nous, ajoutait au sentiment et à la sympathie naturelle. Après l'homme, le chrétien sut encore faire son devoir et il y mit tout le zèle, toute l'affection du catholique aidant ses corréligionnaires.

C'est le malheur des Irlandais de ne nous avoir pas assez bien compris, comme chrétiens et comme catholiques.

Toutefois, est-ce moins un reproche que j'adresse à ces généreux enfants de la race celtique qu'une réflexion historique que je fais en passant, car les circonstances et notre position politique d'alors donnent l'entière explication de cette anomalie.

Les Irlandais, venant ici en nombre, formèrent ça et là des groupes qui prirent de suite une certaine consistance politique

et sociale. Ils nous trouvèrent divisés, Anglais contre Canadiens, luttant, qui pour la suprématie, qui pour la liberté. Les Anglais avaient la force politique, l'appui de la métropole et la disposition de nos capitaux et des leurs. Ils parlaient le même langage que les émigrés, un langage trop ignoré par nous et que le peuple, en général, détestait souverainement.

Ces émigrés étaient pauvres, avaient besoin de travail pour vivre. Le gouvernement ordonna des entreprises considérables, et les entrepreneurs, constructeurs et autres, tous des Anglais, y employèrent des bras irlandais. Ainsi liés par leurs besoins matériels à la cause des Anglais, ils n'hésitèrent pas à prendre leur part dans nos querelles politiques ou intestines, et le premier coup, une fois porté, ils devinrent nos ennemis jurés.

Irlandais et Canadiens sont pourtant faits pour s'entendre, se comprendre et s'aimer. Le cœur domine également chez eux. Même origine, même tempérament, même condition politique et même religion, tout semble concourir à les rallier, à les pousser dans la même voie, à les fondre en une même unité. Les Irlandais le sentent mieux aujourd'hui et à mesure qu'ils font souche parmi nous, qu'ils apprennent notre langue ou que nous apprenons la leur, l'entente naturelle se rétablit, les préjugés tombent, les sympathies s'éveillent, et il y a tout lieu de croire que les deux cours d'eau, un instant opposés et refoulés l'un par l'autre, couleront bientôt paisiblement dans le même lit.

Nous assistons aux élections de 183. C'est le matin de la mise en nomination des candidats à la haute ville de Québec. Tout le quartier Champlain s'agite, les Irlandais rassemblés par groupes se consultent, s'animent, prôrent, profèrent les injures les plus épicées à l'adresse des canadiens-français. Chacun s'arme, qui d'un bâton, qui d'une *garnabière* d'une garnabière: "Allons! en route mes amis, allons rosser les Canadiens. Hourrah pour M. X..." s'écrie un chef de bande,—et de suite une longue procession se forme derrière lui. La nomination devait avoir lieu sur le marché de la haute ville, tout auprès des casernes des Jésuites où une estrade avait été dressée pour les candidats et leurs plus influents supporteurs.

Les Irlandais accoutumés aux triomphes faciles avaient compté, cette fois, sans Castérat. Celui-ci n'était pas oisif, ce jour là.

Après avoir rassemblé le banc et l'arrière banc de ses élèves, et des fiers à bras, il les avait organisés par pelotons qui devaient marcher sous le commandement de chefs d'une bravoure éprouvée. Tous étaient au rendez-vous, dans un petit clos situé au coin des rues Ste. Geneviève et Richelieu, en face de la gargotte d'un nommé Lépine. Comme neuf heures allaient sonner, Castérat apparut dans l'embrasure d'une lucarne de la maison Lépine. Un hourrah général accueillit son apparition:

"Un peu de silence, mes amis, leur dit le français, ménageons nos voix pour le triomphe; mais pour l'heure, il s'agit de jouer des bras plutôt que du gosier. Vous savez que les Irlandais s'organisent, qu'ils vont se rendre au poll armés jusqu'aux dents. Etes-vous prêts à les rencontrer?"

—Oui! oui!

"Je n'ai pas besoin de vous rappeler le souvenir du mal qu'ils vous ont fait, inutile aussi de vous parler de la haine qu'il vous ont jurée. Ce serait douter de votre cœur, ce serait laisser croire que vous n'en avez pas assez pour éprouver le sentiment de la vengeance, pour vous défendre vous-mêmes et pour protéger vos propriétés, vos femmes et vos enfants. Du cœur? du cœur? est-ce à des canadiens, à des canadiens-français, aux descendants de la race la plus brave du monde, est-ce à eux qu'il faudrait demander s'ils ont du cœur?"

Jusqu'ici l'organisation vous a manqué, vous ignorez vos forces: mais grâce à Dieu, tout va maintenant pour le mieux de ce côté. Vous connaissez vos chefs, vous avez confiance en eux. Pour moi, qui les ai choisis, je vous réponds de leur courage. Sachez leur obéir: marcher en avant, sans craindre les égratignures—et je vous réponds, moi Castérat, qu'avant qu'il soit midi, nous aurons purgé la haute-ville et le faubourg Saint-Jean de toute cette vermine."

—Hourrah! Hourrah! pour Castérat.

A vingt minutes de là, Castérat et sa bande occupaient une grande partie du terrain où s'élevait aujourd'hui le marché aux viandes: sur le penchant de la côte s'agitait une masse grouillante d'Irlandais. Il y avait une espace vide de plus de soixante pieds entre les deux groupes, on pourrait dire entre les deux armées, car tous ceux qui en faisaient partie avaient l'intention bien arrêtée de se battre. Les gens paisibles, les honnêtes bourgeois, comme on les appelle, étaient restés à la maison.

A peine les candidats sont-ils mis en nomination—deux canadiens contre deux anglais—chaque groupe applaudissant les siens, qu'une pierre lancée du côté des irlandais, vient plonger dans la foule des canadiens: un homme tombe, la face saignante:

"—Allons! en avant!" s'écrie Castérat, et tirant de dessous sa blouse un long bâton, il bondit vers l'ennemi: mais il n'a pas fait dix pas qu'une véritable grêle de pierres s'abat autour de lui. Il s'arrête, et debout, l'œil fixe, le bâton à la main, il tient tête à cet orage d'un nouveau genre. Les bras ne se fatiguent pas, les pierres ne s'épuisent pas non plus et presque toutes